

## « PMA et familles contemporaines. Ne pas céder sur l'altérité. »

### Intervention d'Anne Joos

Merci aux organisateurs de ce séminaire : Pascale Belot-Fourcade, Marika Bergès, Omar Guerrero, J.-P. Lebrun.

Merci à J.-P. Lebrun pour son aide à la publication du livre *PMA et familles contemporaines...* et je vais surtout insister ce soir sur le sous-titre du livre *Ne pas céder sur l'altérité*.

Depuis 1989 j'ai occupé cette place au sein d'une équipe de PMA, celle de pouvoir entendre des couples confrontés à la difficulté de ne pas pouvoir concevoir un enfant comme ils l'auraient voulu, pensé, souhaité. En plus de trente ans j'ai pu entendre au plus près de ce trou, que constitue *l'enfant-qui-ne-vient-pas*<sup>1</sup>, comment ces hommes et ces femmes rencontrés tentaient de penser, ou pas, ce qui leur arrivait, avec quelle demande ils s'adressaient aux médecins du service de PMA afin que ceux-ci puissent les aider à concevoir cet enfant tant attendu, qui devra encore devenir leur enfant.

C'est une position privilégiée de pouvoir rencontrer ces couples, ces hommes et ces femmes, à ce moment-là, au moment où le désir d'enfant ne peut se concrétiser, moment où justement ce qu'il en est du désir, dans son rapport à l'objet du manque, est ainsi remis sur le devant de la scène. Un moment aussi de croisement entre conjugalité et parentalité.

Je n'ai pas voulu, dans le livre que j'ai écrit à partir de cette clinique en PMA, faire la distinction entre les couples hétéros, les couples homos, les femmes célibataires, les couples qui avaient déjà un enfant, les femmes qui venaient après une ligature de trompes, etc. Ça aurait été un travail de catégorisation, ce qui là se serait opposé à ce qui en tant qu'analyste nous importe, à savoir le propos singulier du sujet qui même dans ces entretiens, à temporalité brève, se fait entendre. J'y reviendrai. Pour ce livre j'ai plutôt souhaité tirer quelques lignes communes de ce que j'entendais depuis trente ans et qui était en train de changer ou avait changé depuis. Et comment cela m'avait mis au travail aussi.

De 1978, date de la première FIV réussie en Angleterre, à nos jours la pratique en PMA n'a cessé d'évoluer au sein d'une société qui, elle aussi, a connu des mutations profondes. Les demandes adressées aux Centres se sont modifiées et témoignent de ce changement sociétal.

Sur le plan technoscientifique la pratique médicale de la PMA a connu une évolution et des progrès indéniables. Néanmoins ces progrès techniques ne sont pas sans effet sur nos représentations, elles ont même modifié le champ de notre représentation, et c'est cela qui m'intéresse plus particulièrement.

---

<sup>1</sup> « L'enfant-qui-ne-vient-pas » pourrait être ce qui vient révéler la structure du trou, de la béance qui angoisse.

*Modifications dans le champ des représentations : Il suffit de penser à la manière dont les représentations de la terre se sont effectuées, sur carte ou sur globe, ces représentations liées aux discours géopolitiques véhiculés ont influencé nos façons de penser et de nous représenter le monde.*

*De même pour les histoires que l'on raconte aux enfants, concernant l'origine des enfants : ces récits témoignent selon les périodes des discours ayant cours à tel moment, je pense aux discours naturalistes (les enfants dans les choux) ou écologiques (la petite graine) ou technoscientifiques (la vidéo de la conception par IAD)... qui influencent à leur tour nos représentations et nos récits.*

C'est donc à partir des demandes et du discours dans lequel se déploient ces demandes que je tenterai de développer les changements constatés en seulement trois décennies. Ceux-ci ne sont bien sûr pas exhaustifs, ils relèvent de mon observation subjective et pourront alimenter la discussion ultérieure.

Ces changements concernent

- la disjonction procréation-sexualité ;
- le rapport aux technosciences ;
- et la parentalité dans les familles contemporaines.

### ***I. la disjonction procréation-sexualité***

Celle-ci a été opérée techniquement, par la possibilité d'effectuer en laboratoire une fécondation sans que celle-ci soit la conséquence d'un acte sexuel. C'est un acquis depuis plus de 45 ans maintenant, et cela semble à tous une quasi-évidence. Si je rappelle que c'est une première dans l'humanité de réaliser une procréation sans en passer par la sexualité, cela n'empêche que nos mythes fondateurs l'annonçaient déjà. Mais seuls les dieux, qu'il s'agisse d'Athéna, de Jésus, de Bouddha, sont issus d'une conception sans lien avec la sexualité. Serions-nous devenus les égaux des dieux ?

Cette disjonction opérée par le concours d'une médecine appuyée sur les technosciences, vient disjoindre « le maillon fragile du sexe en acte, c'est-à-dire de l'érotisme, à la parenté » (C'est une formulation que j'emprunte à M.-M. Chatel<sup>2</sup> car elle souligne bien à quel endroit de nouage entre conjugalité, parentalité et sexualité la technique opère. Mais cela pose la question suivante : la technique seule fait-elle nouage ? Fait-elle jonction ? À quelles conditions y aurait-il nouage ? On y reviendra).

---

<sup>2</sup> Marie-Madeleine Chatel, *Malaise dans la procréation*, Albin Michel, 1993.

C'est donc un changement considérable, dont nous ne mesurons pas encore tous les effets, mais dont la clinique, et particulièrement la clinique avec les enfants et les jeunes parents témoigne.

Cette disjonction de la procréation d'avec la sexualité n'était pas encore audible dans les entretiens que nous avons au début de la pratique en PMA. Par exemple, lorsqu'ils abordaient le fait de parler autour d'eux des traitements de FIV ou d'IAD. Faire un enfant, même avec l'aide de cette technique, relevait encore de leur intimité conjugale. Nous entendions chez les couples un embarras à en parler autour d'eux, que ce soit à la famille ou aux amis, car le questionnement insistant, relevant parfois d'une indiscretion, mettait ces couples mal à l'aise ; d'autres le ressentaient comme une intrusion dans leur sexualité ; certains hommes rapportaient des remarques déplacées de collègues concernant le recours aux donneurs.

Dans ce qu'ils nous disaient, nous pouvions entendre combien la dimension sexuelle était encore bien présente. En 20-30 ans, nous avons entendu les couples parler du recours aux traitements autrement et plus « librement ».

Ils disent : « Aujourd'hui, ça se fait de plus en plus »... « C'est comme ça maintenant, il faut qu'on en passe par là »... « La médecine est là pour nous aider ».

Il est un fait que ces techniques de PMA sont devenues plus courantes, et qu'elles font moins l'objet de critiques voire de *fascination*. Mais justement, cette question de la fascination n'est pas sans lien avec le sexuel, la sexualité. Pascal Quignard, dans son essai *Le sexe et l'effroi*, médite sur le mot romain *fascinatio*. Le *Phallos* des Grecs se traduit en latin par *fascinus*. Il s'agit du membre masculin érigé, le membre dans sa dimension sexuelle<sup>3</sup>.

Fin des années 80, Monique Bydlowski, psychanalyste ayant aussi une expérience avec les couples et les professionnels en PMA, soulignait que les PMA « provoquent l'effroi d'une transgression » chez les femmes, et « un sentiment de sacrilège » chez les praticiens.

Ce côté *transgressif* que j'ai pu moi-même entendre chez certaines femmes, quand elles évoquaient, à partir de l'IAD, donc du recours au donneur, le sentiment (ou fantasme) de tromper leur homme, a progressivement disparu de la scène. De la scène consciente et inconsciente. Comme le dit Charles Melman dans *L'Homme sans gravité*<sup>4</sup>, le sexuel n'est plus refoulé dans l'inconscient.

Aujourd'hui, cette dimension sexuelle est bien moins présente dans les entretiens. Et les PMA ne sont plus l'objet d'une fascination comme elles l'étaient au début. Comme si la technique venait recouvrir ce réel sexuel, on n'en parle plus.

Quelques situations extraites de la clinique viennent plutôt témoigner de cette disjonction :

---

<sup>3</sup> « Le *fascinus* arrête le regard au point qu'il ne peut s'en détacher... La fascination est la perception de l'angle mort du langage » écrit P. Quignard.

<sup>4</sup> P. 169

\* Cette jeune femme (25 ans) assumant son homosexualité depuis son adolescence, nous disait qu'elle savait que plus tard elle aurait des enfants puisque la technique par IAD le permet. C'était une *évidence* pour elle. Sa compagne, plus âgée d'une vingtaine d'années, s'étonnait de cette facilité de penser et soulignait que pour les femmes de sa génération cela n'était pas pensable, qu'il leur fallait renoncer à la maternité si elles faisaient le choix d'assumer leur homosexualité. C'était l'un ou l'autre. Pour sa compagne c'était l'un et l'autre. Une génération les séparait, une génération durant laquelle l'impensable était devenu pensable et possible.

\* Un couple consulte pour une IAD. L'homme nous dit être issu d'une famille d'agriculteurs, et il insiste : tous trois (c.-à-d. lui et ses deux frères) doivent avoir recours à une assistance médicale à la procréation. Vu mon étonnement, il me dit que c'est *évident* puisque depuis leur plus jeune âge ils courent derrière le tracteur de leur père. Était-ce une évidence, une fatalité ? Ce qu'il laissait entendre participait de cette disjonction technique, inscrite dans notre monde contemporain. Et il laissait aussi entendre comment une question extérieure (les pesticides et autres produits chimiques dans l'agriculture) venait balayer du revers de la main toute subjectivité du propos.

\* une femme, en début d'entretien dit : on vient pour une « insé ». Là aussi, je me suis demandé si cette façon de dire, fort à la mode avec les abréviations actuelles, n'avait pas pour raison de devoir voiler ou effacer le réel sexuel (la semence), un réel sexuel délié du registre symbolique (le donneur, le don).

Encombrant, ce donneur, s'il n'est pas pensé. Donc certains l'effacent, d'autres disent que « c'est un gentil monsieur qui accepte de donner pour des couples comme nous », des couples qui ne peuvent pas avoir d'enfant sans recourir à ce don.

La question que je soulève est celle du nouage entre les registres. Car une sexualité déliée de l'imaginaire et du symbolique a des effets d'effraction, nous le savons. De même, une reproduction purement biologique et contractuelle, déliée de l'opération langagière, produira tout autant d'effraction psychique. D'où l'importance que cette déconnexion procréation-sexualité obtenue techniquement se reconnecte par l'opération de nouage des registres R, S et I. Que cette disjonction se re-conjuge autrement. C'est cette liaison qui permettra que l'embryon obtenu par une PMA ne soit pas un pur produit de la technique mais puisse devenir un enfant humainement adoptable, c.-à-d. non réduit à l'errance.

## **II. Le rapport aux technosciences : Déplacement ou évacuation de la dimension de l'impossible ?**

Les humains que nous sommes, croyons fermement en la technique et les possibles qu'elle ouvre. La technique, et même la robotique, a gagné nos sphères quotidiennes, il suffit de voir comment en une vingtaine d'années nous avons quasi tous un smartphone en poche.

Dans son livre *La Technique et le Temps*, [Paris, Galilée], Bernard Stiegler écrit que la technique n'est pas extérieure à l'homme, mais qu'elle est constitutive de l'homme, qu'elle participe au processus même d'humanisation. Ainsi, dit-il, « tous les savoirs, et les savoir-faire, sont liés à des techniques, depuis le premier silex taillé jusqu'à l'ordinateur, en passant par l'écriture,

l'imprimerie ». Bernard Stiegler recourt à la figure mythologique d'Épiméthée, le frère jumeau de Prométhée, comme image symbolique de l'homme sans essence et inachevé, dont « le défaut d'origine » le rend toujours perfectible, dans un devenir lié à la technique. Mais il rajoute que si les techniques, les artifices, les artefacts, sont donc indispensables à la vie de l'homme, ils sont des *pharmakos*, c'est-à-dire à la fois des remèdes et des poisons. Tout objet technique est ainsi « pharmacologique » : à la fois poison et remède ; et par conséquent toute technologie est porteuse du pire comme du meilleur.

Je reviens aux PMA.

Dans mon livre, je repars de la découverte d'Ogino pour souligner que les techniques de PMA n'ont fait que poursuivre ce qui était déjà obtenu par le biais de la contraception. Mais il faudrait repartir de bien plus loin, les pratiques contraceptives existaient déjà au temps de la civilisation égyptienne. Sauf que ces pratiques n'étaient pas instituées en *méthode*. Le passage d'une pratique à une méthode n'est pas sans effet.

Dans le domaine de la contraception, l'idée d'une méthode<sup>5</sup>, appliquée par les technosciences, est une façon d'introduire une forme de maîtrise dans ce qui jusque-là était soumis au hasard des conditions naturelles. Mais pour autant cette tentative de contrôle ne parvient pas à supprimer la dimension aléatoire des conditions naturelles. Ces conditions naturelles aléatoires sont un autre mot pour dire le réel auquel les humains sont confrontés. Le réel est par définition ce qui échappe à la maîtrise.

En quelque 60 ans nous<sup>6</sup> sommes passés de *l'idée de limitation des naissances, à celle du contrôle des naissances, puis ensuite à celle de la maîtrise de la fécondité*. Les techniques actuelles en matière de procréation n'ont fait que développer et accentuer le projet de maîtrise, sans pour autant ouvrir le débat sur la complexité de la fécondité humaine.

La fécondité humaine n'est pas de l'ordre de la reproduction mais de la procréation, elle ne ressort pas du registre de l'immédiat mais du registre de la médiation<sup>7</sup>. Quelles que soient les

---

<sup>5</sup> Méthode artificielle, celle qui n'est établie que d'après quelques caractères particuliers et convenus. « Le principal objet d'une méthode artificielle étant de faciliter la détermination précise des corps de la nature, la seule règle à suivre dans ce cas **est de choisir des caractères constants et faciles à saisir** », Brongniart, *Instit. Mém. scienc. phys. et math. sav. étrang.* t. I, p. 588.

<sup>6</sup> Le « nous » renvoie ici aux discours et aux représentations dans les pays occidentalisés, mais avec la mondialisation nous commençons à les repérer dans les pays non-occidentalisés également.

<sup>7</sup> La législation belge a renommé les centres de PMA en CMR : Centre médical de la reproduction. Ce glissement sémantique a fait passer à la trappe le signifiant de procréation au profit de celui de la reproduction. Changement qui opère une bascule, ignorant ainsi que l'humain, du fait qu'il est un parlêtre, introduit une différence radicale dans le règne animal. *Car si le signifiant de procréation renvoie à la dimension du nouveau, de l'inédit, celui de reproduction renvoie à la dimension du même et de l'identique*. Un enfant, en tant que sujet supposé, est toujours de l'ordre de l'inédit.

avancées techniques en matière de procréation humaine, celle-ci reste sous « gouvernance langagière », mais cela s'est effacé et peut-être même forclos de nos mémoires<sup>8</sup>.

Ainsi la clinique contemporaine nous renvoie quotidiennement à l'étonnement voire à l'incompréhension de certaines femmes quand, après l'arrêt d'une contraception, elles ne sont pas enceintes immédiatement. Cet « imprévu » cause une brèche dans les représentations contemporaines de contrôle et de maîtrise.

Du coup, l'imprévu suscite une inquiétude quant au bon fonctionnement du corps, du corps comme normé, ayant à répondre à ce qu'il en est attendu : un corps fonctionnel, un corps fonctionnant selon ce qui lui est prescrit. Dans cette logique l'écart entre le projet d'avoir un enfant et la réalisation réelle de cette conception est mal supporté. Cet écart pousse parfois à consulter aujourd'hui dans le but d'être rassuré quant au « bon fonctionnement » du corps ou parce que le délai d'attente est trop confrontant.

Ainsi ce couple de femmes venant consulter car elles faisaient l'expérience d'une déconvenue terrible pour elles. Elles disaient n'avoir jamais envisagé que l'IAD pourrait « ne pas fonctionner ». Pour elles, la médecine venait pallier le fait que deux femmes ne peuvent pas procréer ensemble, l'IAD étant une technique pour couvrir ce manque-là. Jamais elles n'avaient pensé que la technique ne réussit pas à tous les coups. Elles n'avaient pas pensé qu'elles étaient aussi femmes, avec un corps, et que le corps peut ne pas répondre tout de go aux stimuli ovariens, qu'il y a une dimension du corps humain qui est réelle, et qui échappe à la maîtrise. Jamais elles n'avaient pris en compte que cela pourrait buter sur un impossible. Que ça pouvait rater.

C'est donc à *une double déconnexion* dans les représentations que nous avons affaire : *la déconnexion entre la sexualité et la procréation et la déconnexion entre la maîtrise technique et la dimension de l'impossible*. Pourtant, c'est bien de la prise en compte de l'impossible que des possibles adviennent.

On peut bien sûr admettre qu'un couple qui essaie depuis plusieurs années d'avoir un enfant mette tout son espoir dans ces nouvelles techniques, et que celles-ci puissent enfin les soulager de l'échec, du ratage.

Néanmoins, la prise en charge médicale se proposant exactement à cet endroit du malentendu et du ratage, j'ai pu constater combien le questionnement subjectif de chacun dans le couple « qu'est-ce qui explique cette infécondité, d'où ça vient ? Pourquoi on n'arrive pas à avoir cet enfant tant attendu ? », a été rapidement balayé par le vent des données objectives en termes de qualité ovocytaire, de spermogramme. Là aussi, en quelques années, le changement s'est fait entendre. Exit le questionnement subjectif, par les réponses prêt-à-porter des données de la science (la cigarette, le stress, la pollution...).

---

<sup>8</sup> Annie Duperey nous en donne un très bel exemple dans son livre *Le Voile noir*, pp. 173-174.

Et même là, c'est important de relever ce qu'ils disent comme ça, sans y prêter attention, tel ce couple qui évoque les spermogrammes de moins en moins bons au cours des tentatives de FIV. (On souligne peu comment ces traitements, de par cette disjonction et cette focalisation sur l'objet « la grossesse » à obtenir, influent également sur le désirant, épuisant l'un et l'autre dans un faire opératoire qui n'est pas sans conséquence sur la physiologie humaine.)

C'est tout un travail que de prêter l'oreille quand, dans l'entretien, quelque chose du sujet pointe :

Comme cette femme qui disait qu'elle savait qu'elle devrait en passer par une PMA. Étonnée, je lui demande d'où ces pensées lui venaient. Elle répondit tout de go : « J'ai toujours su que plus tard j'aurais des difficultés à avoir des enfants. » Interpellée, je lui demande :

« Toujours ? Depuis quand ? » Elle poursuit : « Ma mère a fait plusieurs fausses couches avant de m'avoir, elle a dû se faire aider par le médecin, alors je me suis dit : moi aussi j'aurais des difficultés. »

Je lui ai demandé : « Et vous faites toujours comme votre mère ? » Elle rit, puis l'entretien a pris une autre tournure...

La médecine, dans sa progression technoscientifique, se doit d'être nécessairement objective et ne peut tenir compte de la subjectivité humaine (je dis bien la médecine, pas les médecins, certains y sont attentifs, mais eux aussi sont pris dans la spirale d'une médecine procréatique efficace...). Plus la médecine se développe sur l'axe de l'objectivité technoscientifique, plus le sujet sera nécessairement mis hors-champ (cela compte tant du côté patient, que du côté médecin, d'ailleurs). Mais cela ne veut pas dire qu'il soit absent, car être mis hors-champ ne signifie pas qu'il soit mis hors-jeu.

À nous d'y prêter oreille ou de l'y inviter

### **III. La parentalité et les familles contemporaines**

Il est un fait que la disjonction procréation-sexualité a permis l'élargissement des PMA bien au-delà des situations d'infertilité pour lesquelles elles avaient été pensées dans un premier temps.

Ainsi dès les années 90 nous avons eu des demandes de femmes homosexuelles sollicitant l'équipe médicale pour une IAD, de femmes célibataires aussi et de personnes se disant asexuelles.

Il nous a fallu prendre position par rapport à ces « nouvelles demandes ». Ce n'est qu'en 2007 que les arrêtés de la loi belge relative à la PMA ont paru au *Moniteur Belge*. Il faut préciser que le texte de la loi belge permet à tout « *auteur de projet parental* » d'avoir recours à la PMA. Le texte précise ce que le législateur entend par « auteur de projet parental » : « toute personne ayant pris la *décision*<sup>9</sup> de devenir parent par le biais d'une procréation médicalement assistée, qu'elle soit effectuée ou non au départ de ses propres gamètes ou embryons. »

---

<sup>9</sup> C'est moi qui souligne.

L'auteur est donc une forme neutre, les termes de masculin, féminin, singulier, pluriel y sont effacés.

Nous attendions beaucoup de l'arrivée de cette loi, mais je dois dire que cette forme très politiquement correcte du texte de loi, ne nous a pas vraiment aidés, au contraire, la loi nous renvoyait vers nos responsabilités de décider comment prendre en compte ces demandes nouvelles.

Comment donc se débrouiller avec ces nouvelles demandes qui nous embrouillent ? Avec quels axes pour les penser ?

Le premier axe a été de soutenir qu'au-delà du **droit**, je vous rappelle l'article 16 de la Déclaration des droits de l'Homme qui déclare le droit pour tout être humain à fonder une famille, (p. 128), il s'agit **d'une demande à entendre**, une demande qui, donc, suppose une adresse et un espace-temps. Soutenir dans ce lieu de haute maîtrise technologique la supposition d'une demande adressée à l'autre/Autre, et pour moi c'est important de l'écrire aussi avec un A majuscule, opère une forme de décalage :

- de la standardisation des procédures ;
- du « contrat » opéré dans certains centres qui répondent par un « devis ».

On ne commande pas un enfant. C'est une façon de maintenir en acte ce que je sous-tends par cette formule « la conception humaine reste sous gouvernance langagière ». Une demande c'est sérieux, il faut l'écouter.

Le deuxième axe concerne **l'idéologie contemporaine de parité et d'égalité** dans le couple, parité qui, à certains égards, laisse peu de place pour aborder, entendre la dimension d'altérité au sein de ce même couple. Il ne s'agit bien sûr pas de remettre en question l'égalité citoyenne, mais bien de pouvoir penser la différence, au sens d'une dissymétrie de places au sein d'un couple. Dans la majorité des couples rencontrés, la non-symétrie s'entend assez rapidement dans l'entretien. Ce n'est pas pour rien que je me suis tant appuyée sur le « schéma de la sexuaction » du séminaire *Encore*, me permettant ainsi de souligner cette non-symétrie dont eux-mêmes parlaient, tout en la méconnaissant. Je pense à cette dame qui ponctuait l'entretien en disant : « D'ailleurs, si on n'était pas si différentes, ce serait plutôt ennuyeux de vivre ensemble. »

Souligner cette non-symétrie a le plus souvent pour effet qu'ils s'autorisent à reprendre à leur compte ce qui leur est propre, dans leur désir ainsi que dans leurs difficultés. Et ce tant pour les couples homos qu'hétéros, d'ailleurs.

Je rencontre de plus en plus de couples avec de tout jeunes enfants, quelques semaines parfois ; c'est comme si leur différence sexuée ou leur différence de position de l'un par rapport à l'autre n'était plus pensée. Et ce Réel-là, celui de leurs positions sexuées, refait surface sur un bord inattendu avec l'arrivée de l'enfant. Mais alors leur différence, n'étant plus liées à leur position d'homme et de femme, ni à leur position sexuée, se dit uniquement sur le bord de la parenté égalitaire, sur l'axe imaginaire a-a', avec les effets de concurrence et de rivalité qu'on connaît.

Mais il n'est pas toujours évident de le souligner, surtout quand cette différence est récusée au nom de l'idéologie.

Je dois dire que sur ce plan, ce sont les couples réticents à utiliser le mot « différence » qui m'ont le plus fait travailler. Je butais sur un mur, ne parvenant pas à ouvrir le questionnement. Le mot « différence » dans le couple contemporain est entendu comme discriminant, comme si au nom de la différence, l'un ou l'autre ou l'une ou l'autre aurait davantage de droits sur l'enfant. Ces couples m'ont fait entendre combien la *parentalité positive* rend difficile de penser que dans un couple l'un et l'autre n'occupent pas nécessairement la même position à l'égard de l'enfant, que ces positions ne sont pas symétriques, qu'elles concernent des positions logiques distinctes. J'ai souvent dit cela en entretien, que les mots de la langue nous aidaient à penser, les mots « l'un et l'autre » ou « l'une et l'autre ». Car la différence dont je parle n'est pas celle d'une complémentarité, elle est à entendre dans sa dimension d'irréductibilité, c'est en cela qu'elle relève de l'altérité. *La possibilité d'accueillir un enfant dans son altérité n'est pas sans lien avec la place faite à l'autre, faite à l'altérité au sein du couple.* Positions qui ne se conjuguent pas seulement à l'égard de l'enfant mais aussi et surtout au sein du couple (D'où le titre bienvenu du séminaire « Conjugalité, parentalité, malaise »).

J'ai soutenu que la dissymétrie ne s'oppose pas à l'égalité, à condition de ne pas confondre égalité et égalitarisme. Caroline Forest, dans son essai *Génération offensée*, rend bien compte de cette *confusion* présente qui empêche tout débat et entraîne le rejet de la discursivité. Elle souligne le risque de cet égalitarisme à tout crin qui réside dans le refus de la différence, au nom du combat identitaire.

Et c'est en entendant François Jullien proposer le mot « écart » plutôt que celui de « différence », que cela m'a éclairée. Il propose, selon sa formule, de « faire travailler les écarts » plutôt que les différences. Jean-Pierre Lebrun rappelait l'autre jour que François Jullien disait que la différence se pense par rapport à soi, alors que l'altérité se pense à partir de l'autre. C'est très différent !!

Soutenir que deux mères ne sont pas nécessairement les mêmes, cela paraît évident, mais quand on est pris dans un discours idéologique, voire militant, c'est plus compliqué, car ce discours est hermétique au questionnement. C'est en partant de leur dire, de leurs signifiants, qu'une brèche devient possible. Je vous en donne un exemple.

Pour ce couple de femmes, toutes deux enseignantes, le vœu de ne pas faire de différence entre elles vis-à-vis de l'enfant se cristallise dans le nom qu'elles décident de ne pas se donner. Elles nous le disent ainsi : « Il n'y a pas de différence à introduire, puisque toutes deux nous serons mamans de cet enfant à venir. » Je reprends cela avec elles, les interrogeant à ce propos. « Si vous êtes toutes deux "maman", comment allez-vous vous nommer à l'enfant ? » Pour elles, la nomination doit se faire *très naturellement* et seulement si l'enfant le souhaite. « Ça se fera naturellement, il trouvera comment nous appeler, ce sera lui qui trouvera un petit nom pour chacune », répondit l'une. Je ne pus que leur transmettre mon étonnement devant cette absence de fonction nommante, fonction parentale par excellence. Je leur demandai : « Vous-mêmes, comment avez-vous fait ? Qui a nommé pour vous les personnes de votre famille ? » Cette petite remarque leur permit d'évoquer leur embarras à être nommées de façon distincte, car elles souhaitaient toutes deux partager la place, la position de maman,

l'une **autant** que l'autre. Je terminai le premier entretien en leur disant que dans ce cas, elles seraient toutes deux « maman » de l'enfant, mais probablement chacune à sa façon, chacune avec son style. Au deuxième entretien, elles firent part de ce que cet échange avait suscité pour chacune. Elles avaient prolongé la discussion en voiture lors du voyage de retour, puis chacune l'avait poursuivie dans un dialogue intérieur. La fin du premier entretien semblait avoir touché du doigt une confusion que la suite de leur périple en voiture avait levée. Lors du deuxième entretien elles en parlaient et débattaient ainsi : « Nous pourrions toutes deux être mamans de notre enfant, mais ce sera difficile pour nous s'il nous appelle toutes deux "maman" », dit l'une. « Comment savoir à qui il s'adressera ? », ajouta l'autre.

Cela se fera « naturellement », c'est-à-dire sans nommer, sans risque de discriminer, sans risque d'introduire un écart entre l'une et l'autre : cf. dictionnaire A. Rey : Discriminer : séparer, distinguer dans le sens de « faire la distinction entre ».

Nommer c'est ce qui nous permet de nous repérer, que ce soit une distinction de sexe, de génération, de personne, cela passe par la distinction de nom. Le recours au naturel, fort à la mode, n'est-il pas celui de méconnaître le culturel ? Nous n'avons pas un rapport naturel à l'altérité ; c'est par le langage, donc par la culture, que nous sommes introduits à l'altérité. Lacan fait remarquer dès le séminaire sur les psychoses, que la relation naturelle chez l'être humain est vouée au conflit et à la ruine. « Pour qu'une relation soit viable, dit-il, il lui faut l'intervention dans l'ordre humain de ce quelque chose qui s'appelle l'ordre de la loi, autrement dit, ce qui est strictement équivalent, l'ordre de la parole<sup>10</sup>. » Mettre un enfant au monde, c'est aussi le mettre au monde des mots, lui offrir les mots de la langue pour que dans le monde il puisse se repérer.

Ce recours au naturel serait-il une façon de se démettre des embarras de la fonction parentale paritaire ? Car à les écouter de plus près, on pourrait résumer leur vœu d'harmonie ainsi : « Si on est pareils, on aura les mêmes droits, les mêmes habitudes avec notre enfant, il ne sera pas bousculé par l'autre style, l'autre rythme, l'autre ton (de la voix), l'autre rapport au corps, l'autre rapport à la parole, l'autre rapport au manque. » C'est alors, nous l'entendons ainsi, la dimension de l'autre qui risque d'être évincée, voire forclosée. Dans ce cas de figure, comment penser que dans un couple cela puisse circuler de l'un à l'autre, ou de S1 à S2 (si l'on se réfère au lieu d'énonciation de chacun). N'oublions pas que l'altérité nous concerne jusque dans notre subjectivité puisque le langage qui nous spécifie en tant qu'humain nous laisse toujours divisés ; divisés entre le « moi » de nos énoncés et le « je » de notre improbable et plus difficile énonciation. Et sans le travail de la culture, l'autre n'est qu'un semblable ou un dissemblable, voire cette part de soi rejetée et projetée sur la face de l'étranger qui dès lors devient un ennemi.

Nous avons là le terreau de ce qui menace le *conjugio* quand il n'est pas conjugué à l'altérité.

D'où mon sous-titre. À nous de faire valoir cette dimension de l'altérité, bien sûr sujet à certains conflits aussi, mais les conflits ils peuvent se traverser, ils sont plus intéressants que

---

<sup>10</sup> J. Lacan, *Les structures freudiennes des psychoses*, (1955-56), Ed. de l'ALI, p. 89.

cette pseudo-harmonie, que ce mensonge dans lequel les couples et leurs enfants s'illusionnent.

Ces confusions à lever, ces écarts à introduire, tiendront-ils le coup dans la durée ? Annie Maurin-Feltin soulevait, lors des dernières journées de l'EPEP, le risque que cet écart entrouvert dans les entretiens ne se referme, et que ce soit alors à l'enfant que sera dévolu la fonction de faire entendre, dans un symptôme, que quelque chose cloche dans ce discours de mêmeté, de parité égalitaire.

Avec parent 1 et parent 2, comment encore penser fonction paternelle et maternelle sans les mots père et mère qui nous ont aidés pendant des décennies pour nous repérer ? J'ai entendu si souvent des mères qui avait dû élever leurs enfants seule, dire : « J'ai dû faire "le père et la mère", elles soulignaient les deux fonctions, et la dissymétrie des deux, car elles ajoutaient que pour faire tenir la maison et les enfants, elles avaient parfois dû faire un choix, non sans renoncement.

Nous avons intérêt à entendre comment les couples eux-mêmes se débrouillent avec cette absence de mots que les générations précédentes avaient comme appui, comment ils/elles inventent en créant de nouveaux mots, comme celui de co-parent, de co-mère sans pour autant souscrire à un effacement de la différence. Et que cela permet d'entendre et de souligner, s'il y a lieu, cette forme d'altérité présente entre eux/elles, mais méconnue, voire récusée par principe.

Un troisième élément qui nous a frappés très tôt dans ces entretiens et qui rendait le questionnement parfois laborieux, est celui de l'amour. Car dans ce contexte contemporain les couples se présentent fondés et **unis par l'amour**. L'amour, pourquoi pas ? Mais nous savons qu'il est capricieux, fragile et soumis aux tempêtes conjugales. Là où cela devient plus compliqué, c'est quand l'amour est présenté comme une panacée : « Nous sommes deux, nous nous aimons, il y aura de l'amour, l'enfant ne manquera de rien." C'est un point récurrent, celui de l'enfant qui ne manquera de rien, l'enfant comblé (et surtout comblant !). Ce qui laisse entendre combien là aussi le manque est entendu dans sa matérialité positive et non, tel que nous l'entendons comme ce qui structure et pousse à désirer.

À écouter ces futurs parents, c'est d'un amour assez imaginaire qu'il est question, un amour qui fait entendre le vœu d'harmonie comme un idéal. Mais aussi un amour qui lie les parties.

Comment dès lors penser une filiation si celle-ci tient prioritairement par des liens aussi fragiles que ceux de l'amour dont nous savons qu'il n'est pas éternel, qu'il subit les aléas des vents contraires et surtout qu'il n'y a jamais d'amour sans son envers, la haine. Mais celle-ci est à ce point refoulée que lorsque la déception surgit, ce qui risque dans un idéal de tout amour, cette déception cause des ravages... « tu n'es plus mon fils, tu n'es plus ma fille... »

Dans le livre, j'évoque la rencontre d'un couple rencontré sur un site « pour être parents ». Ils s'entendent bien, ne vivent pas ensemble et ne couchent pas ensemble. Ils ont, tous deux, été élevés par leur mère après la séparation du couple parental. Eux-mêmes ont connu des échecs et déboires amoureux. Du coup, ils ne veulent pas mêler le sexe au fait de devenir parent. Ils

ont déconnecté l'amour conjugal de l'amour parental pour ne retenir que celui-là. Une façon pour eux de faire fi du malentendu. pp. 87- 88.

Conclusion :

Chaque nouvelle invention technologique nous oblige à chercher où se trouvent les appuis fondamentaux et structuraux pour l'être humain. Les couples rencontrés disent : « Si la médecine le peut, c'est donc possible. » Mais possible ne veut pas dire pensable. Penser ce qui jusque-là n'était pas pensable, *Penser l'impensable*, relève d'un travail.

Anne Joos, décembre 2022